

Norman Lock

**UN FUGITIF
À WALDEN**



**Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent**

Rue de l'échiquier fiction

**« JE NE PARLERAIS
PAS TANT
DE MOI-MÊME
S'IL Y AVAIT
QUELQU'UN D'AUTRE
QUE JE CONNAISSE
AUSSI BIEN. »**

HENRY DAVID THOREAU



**« L'HISTOIRE
N'EXISTE PAS.
SEULE EXISTE
LA BIOGRAPHIE. »**

RALPH WALDO EMERSON

Pour E. G.





UN FUGITIF À WALDEN

(ÉTÉ 1845-AUTOMNE 1846)





**COMMENCÉ LE 11 MAI 1862
PAR SAMUEL LONG,
ESCLAVE AFFRANCHI,
EN SOUVENIR DE HENRY THOREAU,
DÉCÉDÉ LE 6 MAI DE CETTE ANNÉE-LÀ ;
TERMINÉ À PHILADELPHIE
LE 20 DÉCEMBRE 1862.**



I

J'AI TOUJOURS SOUTENU QUE, dans ses rangées de haricots, Henry Thoreau révéla son vrai tempérament. On y voyait l'exactitude du mécanicien et du géomètre contestée par les lubies du tire-au-flanc et du philosophe. Henry alliait ces deux tendances de la nature humaine dans sa fibre intime ; c'était ce mélange qui le rendait agaçant. Ses rangées de haricots, ainsi que je le lui ai dit plus d'une fois, relevaient pour trois quarts de l'agriculture et pour un quart de l'invention. Fût-il né et eût-il grandi, comme moi, dans l'esclavage, il eût procuré à son maître l'immense bonheur de le battre jusqu'à ce que sa vie ne tint plus qu'à un fil. Un seul coup de fouet après tous ceux que la chair meurtrie a déjà supportés suffit à briser ce dernier fil et à délivrer le malheureux d'une existence que certains ont à juste titre comparée à l'enfer. Homme libre, Henry laissait volontiers ses plants vagabonder au gré de ses pensées. Nous le savons, il avait souvent la tête ailleurs, alors que, même après ma fuite vers le nord du pays, mon esprit – ou au moins une partie

de celui-ci – trimait comme un cheval de labour pour échapper au fouet du conducteur. J’essayais sans cesse de me faire bien voir, comme quiconque ou n’importe quoi dont l’existence dépend de la bonne opinion d’autrui.

J’ai rencontré Henry Thoreau durant l’été 1845, dans le modeste bois appartenant à Ralph Waldo Emerson, près de Concord. J’étais un fugitif depuis 44, quand je me suis libéré de l’écurie où mon maître m’avait fait entraver près de Bucéphale, son pur-sang le plus précieux, afin de m’apprendre à respecter les droits de la propriété et des chevaux du Sud. Pour me désentraver, il me fallut du zèle, de la détermination, une hache et un seau de goudron de pin – la hache et le goudron, utilisés pour l’entretien des sabots de l’animal, appartenaient à mon maître, M. Jéroboam, mais le zèle et la résolution indispensables pour me trancher la main et plonger le moignon sanglant dans le goudron brûlant furent les miens. Heureusement pour moi, une seule menotte m’assujettissait à la stalle de Bucéphale – Jéroboam appelait ça une «manche de nègre». J’avais beau vouloir m’échapper à tout prix, je n’aurais jamais eu le courage de me couper les deux mains.

À moins d’avoir été fouetté avec un chat à neuf queues ou battu comme un simple monceau de blé, la douleur de l’amputation est inimaginable. Il serait indélicat de ma part et offensant pour les dames de la comparer à celle de l’enfantement, que la Bible appelle «travail» pour lui accorder son dû. J’aurais hurlé – et je me serais sans doute tranché la langue comme une carotte de tabac à chiquer – sans le mors en fer dans ma bouche, placé là par mon surveillant pour me rappeler mon statut, bien inférieur à celui du cheval. Et sans le goudron qui cautérisa la plaie, j’aurais franchi le Jourdain pour rejoindre «le paradis des nègres», ainsi que les gens mal intentionnés qualifient notre terre promise de râteliers brisés et de bars miteux, avec un spectacle de Blancs maquillés en Noirs le samedi

soir et du poisson frit le jour du sabbat pour garantir le bonheur des « négros ».

J'avoue que, dans ma frénésie, j'ai failli massacrer le cheval avec la hache que je venais d'utiliser pour rectifier l'accident de naissance qui m'avait d'emblée condamné à l'esclavage. Mais malgré ses grands airs et ses grâces, Bucéphale n'était pas plus coupable que moi : bien que célèbre cheval de course et étalon de surcroît, il avait encore moins de liberté que la plupart des gens de couleur. J'avais rendu furieux M. Jéroboam – ce qui n'est bien sûr pas son vrai nom. J'ai des connaissances en Virginie, abandonnées derrière moi quand je me suis enfui avec ma vie pour seul bagage, et je ne voudrais pas qu'elles pâtissent de ma franchise. Jéroboam m'avait enfermé dans l'écurie parce que j'avais laissé une pierre coincée dans un sabot, pierre qui aurait pu blesser Bucéphale et l'empêcher de concourir contre l'étalon de Horace Merriman, Meteor, à la National Course de Washington. La dotation de cinq mille dollars était dix fois supérieure au prix que j'avais coûté à Jéroboam, alors que j'étais un enfant noir à qui une vieille harpie appartenant à l'une des grandes familles de Richmond avait appris les bonnes manières et l'alphabet. Ma couleur est celle de l'alezan, ce que Maîtresse S... trouvait hautement désirable chez un nègre de maison. Elle admirait ma « robe » autant que Jéroboam celle de Bucéphale, à laquelle elle ressemblait par la couleur et l'éclat. Qu'un gentleman chrétien juge convenable de gâter ma robe avec le fouet et non celle de son cheval, qui se montrait parfois aussi récalcitrant que n'importe lequel de ses bipèdes, voilà qui prouve la supériorité du cheval. Jéroboam connaissait les ancêtres de Bucéphale jusqu'à la cinquième génération, alors que j'ignorais même les prénoms de ma mère et de mon père. Je travaillais plus dur pour mon maître qu'une misérable mule de paysan, je mangeais ma soupe infecte sans ronchonner, je ne lui

montrais jamais les dents ni ne ricanais devant lui. Ce qui ne l'empêchait pas de me battre.

Je me suis donc enfui.

Dans certains États de l'Union, on ne me considère pas mieux qu'un voleur. *Massa Jéroboam* m'avait acheté et payé – « un bon prix ! » – et il conservait mon acte de vente pour le prouver. J'étais là quand il l'a montré à sa fille – une jolie donzelle sans une once de méchanceté – après l'avoir contrariée en ensanglantant mes grosses lèvres africaines avec la lourde bague en or qui ornait sa main. Malgré les droits légaux qu'il avait sur moi, j'ai allègrement enfreint le huitième commandement de Dieu en me volant moi-même pour échapper à l'esclavage. Plus tard, je devais aussi enfreindre Son sixième avec de bonnes raisons et sans le moindre remords. Pour dire la vérité, ce que je compte bien faire, j'étais complètement écœuré de ces « Tu ne... » – surtout ceux imposés par la race blanche à la noire. Leur profusion et leur absurdité auraient stupéfié Moïse sur le mont Sinaï et – s'il n'était pas tant soucieux de la splendeur de Ses couchers de soleil et du caractère sublime de Ses montagnes –, ces interdictions fâcheraient aussi le Tout-Puissant, pour qui dix commandements avaient suffi à tenir la bride à l'humanité.

Je confesse que je me suis volé moi-même à mon maître légal, Jéroboam, et je n'ai rien à ajouter à ce sujet.

J'ai décidé d'écrire à propos d'un homme qui a joué un rôle crucial dans ma vie et d'ajouter ma souffrance à la douleur plus générale qui a jailli du terreau de la Nouvelle-Angleterre – fruit d'une nature trop cruelle et avare pour être qualifiée de bucolique. Ce livre qui sera mien – s'il voit le jour – est une couronne posée sur la pierre tombale d'un homme qui a brièvement marché parmi nous sans grande « esbroufe » et sans le moindre désir de richesse. Au début de notre « amitié » – j'utiliserai

ce mot par facilité –, j'ai pris Henry Thoreau pour un homme ordinaire doté de tous les défauts de notre espèce, alors qu'en vérité il fut un homme extraordinaire n'en ayant presque aucun. Je m'efforcerai de dire ce qu'il vécut et ce que je vécus dans les bois de Walden après qu'il s'y fut installé le jour de l'Indépendance de 1845, jusqu'à septembre 1846, quand je les quittai pour de bon.

J'étais parti dans les bois afin de m'y construire une cabane avant qu'il vienne s'installer à la campagne. J'y suis allé à la demande de son ami Ralph Waldo Emerson. C'est Emerson qui m'a accueilli chez lui après ma fuite épuisante hors de mon «Égypte», et c'est aussi lui qui, plus tard, lancerait une souscription parmi les abolitionnistes pour m'acheter ma liberté. Dès mon arrivée au village – pour moi, la dernière étape du Chemin de fer clandestin –, j'ai vécu sous sa protection. Il a entrepris la longue et lourde tâche consistant à illuminer mon esprit enténébré. Thoreau, lui aussi, ferait beaucoup pour élargir ma perception du monde. Il m'incombe désormais d'achever cette tâche, ainsi que chacun doit le faire, et je suis loin d'en avoir fini.

Si je n'avais pas été un esclave noir, j'exprimerais ma gratitude éternelle à M. Emerson, M. Garrison, M. Wendell Phillips, Henry et tous les autres qui m'ont sauvé. Mais parce que je *suis* noir et que *j'étais* esclave, je comprends aussi bien qu'un homme ou une femme ordinaires la qualité fugace et précaire de l'existence, qui fait de notions comme la liberté ou l'éternité rien de plus que de jolis contes de fées susceptibles de consoler un enfant en proie aux terreurs nocturnes. En outre, si le lecteur veut bien me pardonner, je tiens à affirmer que je ne dois à personne d'avoir retrouvé ce qui aurait dû rester mien depuis la naissance. Le moineau n'est pas l'obligé de la pluie qui étanche sa soif et pousse la terre à expulser ses vers. Je suis un homme. Un homme compte-t-il moins

qu'un oiseau? Quelle est cette prétendue impertinence sinon l'indépendance prônée par Emerson et pratiquée par Thoreau de son vivant? Comme eux, je ne veux me reposer sur personne d'autre que moi-même.

Je n'étais pas moins un homme lorsque je me réduisais à une ligne dans le livre de comptes de Jéroboam. Mais le plein épanouissement de l'individu est impossible sous le joug de l'esclavage. L'être humain ne saurait survivre au gel de tout espoir. La « coquille de noix » de Hamlet mise à part, je n'étais guère « le roi d'un espace infini » dans l'enclos des esclaves, sur l'estrade de la vente aux enchères, contre le poteau où l'on me fouettait, ou encore menotté à un mur d'écurie. Si nous devons être davantage au regard de la loi que des « biens meubles » consignés dans les registres de nos propriétaires, il faut qu'il existe autre chose que ces souffrances, cette tristesse, cette peur constantes – car le cœur et l'esprit ne peuvent être brisés. Les Noirs ne se réduisent pas à ces monceaux de chaînes, de haillons et de balles de coton surveillés par les contre-maîtres et quantifiés par les comptables.

Je dois à présent dire une terrible vérité : il n'y a aucune noblesse dans la souffrance, aucune sagesse née de la douleur, aucune sainteté imprégnant une âme torturée pour l'exalter. Prêcher le contraire, c'est se montrer coupable d'une sentimentalité aussi néfaste pour une personne méprisée que les calomnies des bigots. L'ignorance engendre l'ignorance ; les préjugés créent l'inimitié ; la brutalité devient la part commune à tous les hommes. Nous ne sommes pas purgés de notre vile nature par le malheur, pas plus que des tourments inouïs ne font disparaître la part haïssable de notre être. Hormis pour quelques saints parmi nous et indépendamment de leur couleur, la souffrance est une épine cruelle plantée dans notre cœur. Débordant parfois d'une fureur insupportable, j'aurais pu trancher la gorge de mon maître, celle de son

épouse, sans oublier celle de leur fille innocente, car on ne saurait contrôler un homme à qui l'on a volé sa virilité.

L'esclavage, comme l'a dit Frederick Douglass¹, est «le tombeau de l'esprit». Wendell Phillips lui a écrit en réponse : «Vous avez commencé à évoquer la misère de l'esclave, non à travers sa faim ou ses besoins, ni par les coups de fouet ou le labeur éreintant, mais par le fléau de cette mort cruelle qui anéantit son âme.» Cette mort est l'extinction du modeste feu qui nous est accordé à la naissance pour réchauffer notre cœur et éclairer notre esprit durant l'hiver qui attend chacun d'entre nous.

En me décidant à écrire, je n'avais aucunement l'intention de composer un récit d'esclavage. Que pourrais-je ajouter aux comptes rendus de Henry Bibb, Moses Roper, Solomon Northup ou Frederick Douglass ? Bien plutôt, j'ai voulu que ce livre soit une oraison funèbre en l'honneur du grand cœur et de l'esprit exceptionnel de Henry David Thoreau.

Il est mort le 6 mai et a été enterré dans le cimetière de Sleepy Hollow, sur sa terre natale. On l'a fait descendre avec des cordes au fond d'une tombe fraîchement creusée dans la concession familiale, son cercueil jonché de fleurs sauvages. À mon avis, il aurait préféré reposer sous un arbre, là où un homme ou une femme pourrait s'arrêter assez longtemps pour contempler l'éternité, qu'on dit sans fin, mais qui peut aussi exister au cours d'un bref intervalle dans la souffrance ou le chagrin. Il avait « beaucoup voyagé à Concord » durant quarante-quatre années, ce qui pour l'homme qu'il était – un « phtisique » du corps, de l'esprit et des sens – représente un âge respectable. Selon son ami Nathaniel Hawthorne, Henry était « laid comme le

1. Né esclave en 1817 ou 1818, Frederick Douglass réussit à s'instruire et à s'enfuir de Baltimore. Il devint orateur et abolitionniste, auteur d'une autobiographie célèbre, *Vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même* (1845). (Toutes les notes sont du traducteur.)

péché» – Hawthorne revenait inlassablement au péché! –, «un long nez, une bouche étrange, des manières grossières et rustiques, mais courtoises, correspondant très bien à son aspect extérieur». Cependant, ajoute Hawthorne, sa laideur et son caractère fruste lui allaient bien, comme ils siéent à M. Lincoln, que le monde entier surnomme «Abe l'Honnête».

Je n'étais pas à Concord lorsque Henry est décédé, mais je suis resté un certain temps à l'endroit où il fut, peut-être, le plus vivant : dans les bois proches de Concord. Nous en sommes venus à nous connaître et à nous tolérer assez bien ; depuis lors, je n'ai guère été à moitié aussi familier avec personne d'autre. Il a toute mon estime, car il aimait John Brown² et détestait l'esclavage. Bien que je ne lui aie pas toujours accordé mon affection ni manifesté ma bonne volonté, j'ai d'autres raisons, plus personnelles, d'être reconnaissant à Henry Thoreau, même si je ne peux en dire davantage. Loin de moi l'idée de faire des secrets – rien ne me déplaît davantage que les clins d'œil entendus et les signes du menton suggérant un mystère. Dieu sait combien je serais soulagé de m'en débarrasser ! Mais pour le bien de Henry et le mien, je dois garder ce secret jusqu'à ce que sa réputation et ma sécurité ne soient plus en danger.

Henry et moi avons parlé ensemble pour la première fois vers la fin août 1845. Il regardait le soleil se coucher au-dessus des arbres à l'ouest de la clairière où se trouvait sa maison. Parler de « maison » est sans doute ici un peu excessif, bien qu'elle ait été correctement construite, comme les phrases de celui qui l'occupait, et, pour lui,

2. John Brown (1800-1859) était un abolitionniste américain qui appela à l'insurrection armée pour abolir l'esclavage. Son activisme sanglant et sa fin tragique (il fut condamné à la pendaison) font partie des causes de la guerre de Sécession. Victor Hugo, alors en exil à Guernesey, tentera d'obtenir la grâce de John Brown en écrivant une lettre ouverte destinée à la presse américaine et européenne.

confortable et suffisant à ses besoins, lesquels étaient peu nombreux. Ce soir-là, ce fut peut-être le plaisir qu'il semblait prendre à l'austérité qui m'agaça.

J'étais entré dans la clairière d'un pas prudent – non que j'eusse quelque chose à craindre de cet homme, mais même dans le Massachusetts j'avais l'habitude d'approcher toute personne blanche avec appréhension. Dès qu'il m'entendit, il détourna à contrecœur son regard loin des lambeaux colorés du crépuscule estival.

« Bonsoir, monsieur Thoreau, dis-je. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle... »

– Je sais qui vous êtes, monsieur Long. Waldo Emerson vous considère comme son... »

Le mot qu'il aurait pu utiliser pour définir ma relation au célèbre homme de lettres – « employé », « garçon de courses », « protégé » ou « ami » – ne fut pas prononcé.

« Oui », répondis-je, désireux à cet instant d'être qualifié par le nom, quel qu'il fût, auquel pensait Henry. Les habitudes de la servilité persistent longtemps après que les chaînes ont été brisées.

« J'ai remarqué vos allées et venues », bougonna-t-il.

Henry était trop honnête pour se montrer toujours agréable. Les courtisans sont doucereux, mais c'était un homme qui ne sollicitait aucune faveur. Les pasteurs sont polis, mais pour Henry, la religion et le gouvernement concernaient seulement la conscience individuelle. Il avait de forts principes, mais il ne les aurait jamais imposés à quiconque. Il ne s'abaissait ni ne flattait, pas plus qu'il ne tolérait la flatterie. Il avait ôté le vernis de la civilisation comme l'écorce d'un bâton. Henry était un homme naturel, aussi franc que le coucher de soleil qu'il venait d'admirer. L'astre vaquait à ses affaires sans penser une seconde à lui plaire, même si c'était l'effet qu'il produisait malgré tout. Henry n'espérait pas regarnir son porte-monnaie vide en exploitant l'or, les rubis et les émeraudes qui

envahissaient le ciel vespéral. L'état de sa bourse ne l'intéressait guère. S'il entretenait une quelconque transaction avec le coucher de soleil, c'était pour forger une nouvelle métaphore destinée à son journal. Je lui en voulais de son indifférence envers des choses que, dans ma virilité retrouvée, je commençais seulement alors à considérer comme à portée de ma main encore timide.

«Le ciel est beau ce soir», dit-il en me confiant une bribe de ses pensées.

J'acquiesçai en prenant ma pipe et ma blague à tabac dans ma poche, avant de lui proposer un peu de Cavendish, qu'il refusa – non pas en me signifiant un quelconque mépris de ce modeste luxe, mais comme un homme dont l'appétit le mène ailleurs.

«Nous sommes voisins, reprit-il en regardant vers ma hutte.

– Quasiment.

– Presque trop proches, aurais-je pensé.

– Je suis désolé, monsieur Thoreau. Je n'avais pas envisagé...

– Peu importe, rétorqua-t-il en faisant craquer ses phalanges pour signaler un changement de sujet. Vous avez une belle fenêtre à guillotine.

– Merci.

– Je l'admirais autrefois quand elle ornait la cabane de Jim Healey, à l'époque où d'autres Irlandais et lui-même construisaient la ligne de chemin de fer de Fitchburg. Ils sont partis ailleurs.»

Il renifla comme un homme dont la narine venait d'être visitée par un moucheron.

«Combien l'avez-vous payée ?»

J'étais parfaitement ignorant du prix de cette fenêtre à guillotine ou de quoi que ce soit d'autre ayant contribué à la construction de ma cabane.

«Combien Emerson l'a-t-il payée, alors ?»

Je ne sus pas s'il y avait de la moquerie dans sa voix. Il se montrait peut-être simplement curieux. Il s'intéressait de près à l'économie – à celle de la nature comme à celle de l'humanité.

«Ils ont construit un chemin de fer pour que les dames d'ici puissent aller s'acheter un chapeau à Boston, alors que nous avons un excellent chapelier à Concord», railla-t-il.

Je me souvins que Maîtresse Jéroboam avait acheté ses chapeaux à Richmond, où l'on trouvait les dernières lubies parisiennes. Je dus en parler à Henry, qui se mit à fulminer.

«Pourquoi devons-nous toujours chercher à l'étranger la coupe de nos vêtements! ricana-t-il. Nous savons coudre un bouton aussi bien que les Français.»

Je pensai alors qu'il avait des opinions inutilement tranchées sur des sujets très secondaires.

«Êtes-vous capable d'une seule main de désherber un plant de haricots?

– Oui.

– Si vous n'êtes pas opposé au troc, chacun de nous deux pourra bénéficier de l'autre.»



JE ME SOUVIENS de la première fois où j'allai à la maison d'Emerson pour rendre compte des progrès de Henry à Walden. Je donne l'impression que nous formions une paire de conspirateurs, avec moi dans le rôle de l'espion, mais ce n'était pas le cas. L'homme âgé s'inquiétait du bien-être de son protégé. Ils étaient amis et correspondaient depuis 1837. Ce fut Emerson qui encouragea Henry à tenir un journal, ce qu'il fit jusqu'à sa mort. Sinon, les pensées originales de cet homme original auraient pu disparaître à jamais dans les eaux du Léthé, l'oubli universel. Nous

devons remercier Emerson pour ces nombreuses et excellentes œuvres d'histoire naturelle et d'éthique, surtout *Walden, ou la vie dans les bois* – un livre qui, si je peux me permettre cette prédiction, sera lu après que le lac Walden aura été comblé et les arbres des bois environnants abattus.

Telle sa philosophie, la maison d'Emerson était spacieuse et carrée. Deux étages, un toit mansardé, des bardaux peints en blanc, « Bush », comme son épouse Lidian et lui-même l'appelaient, se trouvait de l'autre côté du Milldam, facilement accessible à pied depuis le lac Walden. Le salon résonnait parfois d'opinions bruyamment exprimées sur la souveraineté de la nature, par Henry, Emerson et son Club transcendantaliste, qui avait fait de Bush son académie et de Concord son omphalos, ainsi que le disait volontiers Bronson Alcott, un « archange assommant ».

Je les écoutais souvent débattre de la nécessité du conformisme, du gouvernement, des institutions et des religions. Un jour, à mon grand dégoût, le club – auquel Henry n'appartenait pas – disputa de la nature de la réalité. Emerson déclara : « L'esprit est la seule réalité dont les hommes et tous les autres éléments de la nature sont des miroirs plus ou moins fidèles. La nature, la littérature, l'histoire ne sont que des phénomènes subjectifs. » Il avait peut-être raison, mais je lui rétorquerais – en invoquant les cicatrices sur le dos de Frederick Douglass et sur le mien – que le corps aussi est une réalité, indéniable et importune. J'étais un homme simple, ayant seulement échappé depuis peu au cauchemar dont on se réveille rarement. Mon peuple vit surtout dans un monde physique, d'où l'Arcadie de la pensée et de la spéculation est aussi éloignée que l'Éden d'un champ de coton. Nous devons trimer comme Job.

Je m'écarte de mon propos, qui est un éloge de Henry David Thoreau. Mais peut-être ne m'en suis-je pas tant

éloigné. Même aujourd'hui, lui et moi sommes liés l'un à l'autre. Moi davantage que lui, car il était le plus admirable des deux, je le reconnais volontiers. Je lui ai néanmoins donné une chose qui sinon lui aurait manqué : la connaissance – même imparfaite – d'un autre ordre d'humanité, d'une autre espèce d'homme.

« Que pensez-vous de lui ? » me demanda Emerson en ce matin de septembre où j'arrivai à Bush et où Mme Emerson me fit entrer dans le bureau de son époux. J'avais toujours une peur bleue de parler, en bien ou en mal, d'une personne blanche à une autre personne blanche. On continue de porter longtemps ses chaînes après s'en être débarrassé, de même que l'on continue d'avoir mal à une jambe amputée. « Allez-y, Samuel, ajouta aimablement Emerson. Quelle est votre opinion sincère sur notre ami Henry ? »

Mon regard parcourut le bureau et je repris courage en voyant son ameublement frugal, la profusion des livres, la lumière douce tombant sur le plancher verni, la table sur laquelle il avait laissé ouvert un manuscrit inachevé, où je remarquai une phrase en l'approuvant de tout cœur : « Je dois seulement endurer. »

« Il marche... »

– Oh, Henry a toujours marché ! me coupa Emerson avec un large sourire.

– Il marche comme s'il voulait laisser quelque chose derrière lui, mais il retourne toujours à l'endroit d'où il est parti. Il marche comme s'il fuyait le plus cruel des surveillants.

– Je suppose que c'est le cas, dit pensivement Emerson. Vous userez la semelle de vos souliers en essayant de tenir son rythme.

– Il parle tout en marchant.

– Ça vaut le coup de l'écouter, Samuel. Et sa santé ?

– Assez bonne, d'après moi.

– Il souffre de consommation. Mais il refuse de prendre du repos. Il se dévore tout cru. Ellery Channing l’a exhorté à “renoncer à ce projet” – il parlait du lac Walden : “vous construire une hutte, et voilà lancé le processus grandiose de votre autodestruction. Je ne vois pas d’alternative, aucun autre espoir pour vous.” Et moi non plus pour ce pauvre diable. Henry est un météore, il ne durera pas.

– Il ne se plaint guère.

– Non, c’est inutile. La nature est de tempérament stoïque, et Henry est un homme de la nature. Que dit-il du lac ?

– Qu’il est profond.»

Emerson rit encore. Je ne compris pas la plaisanterie, si plaisanterie il y avait. En temps voulu, je devais découvrir les profondeurs obscures du lac et les apprécier.

«Il a habité ici, à Bush, avant d’aller vivre dans les bois. En échange du gîte et du couvert, il accomplissait diverses tâches. Henry est bricoleur ; il sait se servir des outils. Pour construire leur usine de crayons, son père et lui ont utilisé le bois des huttes abandonnées par les ouvriers irlandais qui travaillèrent sur la ligne ferroviaire de Fitchburg. Et vous savez bien sûr qu’il a bâti lui-même cette hutte – c’est du moins ce qu’il nous affirme. Dans cette entreprise, il a bénéficié de l’aide de George Curtis et d’Edmund Hosmer.

– Je ne parlerais pas de hutte», dis-je.

J’avais vécu dans des huttes, parfois sans même avoir une couverture. J’avais dormi dans un sac vide.

«Sa “hutte” est un symbole de son émancipation, moyennant quoi elle n’a pas besoin d’être ascétique», répondit Emerson.

Voilà bien la différence qui nous sépare. La vie de Henry, comme sa maison, son séjour dans les bois de Walden et sa nuit d’emprisonnement, appartenait à la littérature. Je ne désire pas lui manquer de respect, ni à ceux

de mes lecteurs qui l'aiment. Henry était un homme respectable, peut-être même un grand homme. Je chéris ses livres au même titre que sa mémoire. J'admire la largeur de ses vues, son indifférence à l'opinion du monde et son non-conformisme. Mais il était libre d'agir à sa guise. Nous ne saurons jamais comment il aurait supporté le fouet en cuir de vache, les poings du surveillant, l'humiliation de la chaîne ou le marteau du commissaire-priseur, qui scelle le destin des nègres sur le billot – un billot non moins atroce pour nous que pour le roi anglais qui y perdit sa tête.

Telles étaient les pensées qui tournoyaient pêle-mêle dans mon cerveau. Je ne les exprimai pas à voix haute – je n'osai pas, de crainte que pareilles critiques de son ami ne poussent Emerson à me renier. Je vivais dans la peur des chasseurs d'hommes.

Lidian nous apporta du thé ; après avoir terminé ma tasse, je retournai dans les bois et retrouvai ma propre hutte. Grâce à la générosité d'Emerson, je jouissais de certains luxes : un poêle en fer, un sol en planches, une table de toilette et une cuvette, un lit de plumes et des couvertures pour me tenir chaud durant l'hiver glacé du Massachusetts que je passai dans les bois de Walden – une chaleur accrue par les alcools forts, cadeaux de Nathaniel Hawthorne lorsqu'il nous rendait visite à Concord. Ne buvant rien de plus titré que de la bière, Henry était ravi de s'enivrer de couchers de soleil ou de la vue des champs lointains de sarrasin coupé qu'on avait depuis la colline de Nawshawtuck.



LES FEUX DE L'AUTOMNE gagnaient les collines, les feuilles tomberaient bientôt. Henry et moi quittâmes le lac Walden pour traverser les voies de la ligne de Fitchburg et poursuivre vers la colline de Bear Garden, nos chaussures

traînant parmi les premières feuilles mortes. Elles gisaient en monticules cuivrés, dorés ou roux. Nous nous aventurâmes parmi les fougères, qui perdraient leurs feuilles sous la première neige, mais qui étaient toujours vertes et humides. Henry les admira et déclara qu'elles avaient « toute la délicatesse d'un Fragonard », un peintre dont il avait apprécié les tableaux dans un album de reproductions en taille-douce appartenant à Lidian Emerson.

« Je n'irais pas minauder dans le salon d'un homme riche, dit-il, pour voir le roi de France, et encore moins une peinture à l'huile dans un cadre doré. Mais un livre est une sorte de démocratie et je suis libre de regarder ce que je veux. »

N'ayant jamais vu aucun tableau de Fragonard, je ne me sentis pas qualifié pour commenter cette déclaration. Mon expérience de la peinture se limitait aux représentations des paysages robustes de la Nouvelle-Angleterre accrochées dans le bureau d'Emerson et à quelques portraits criards des ancêtres de Jéroboam, qu'il acheta peut-être, pour ce que j'en sais – avec les cadres dorés et le reste –, afin d'étayer un pedigree incertain. De nature, il aimait acquérir des objets, et il pouvait quasiment tout s'offrir.

« Qu'en dites-vous, monsieur Long ? Cette vue ne justifie-t-elle pas notre peine ?

– Appelez-moi Samuel.

– Bien. Vous devez donc m'appeler Henry. »

Je regardai le paysage, tandis que Henry raffinaient le minerai de ses perceptions les plus aiguës pour en tirer un aphorisme, qu'il noterait dans son journal.

« La nature a le goût des choses délicates comme une femme a celui des bonbons, dit-il en cueillant une morille dans l'herbe.

– Je n'ai jamais mangé de bonbon, répondis-je d'une voix pensive.

– Ils sont indignes de vos regrets, Samuel.»

Pour qui se prend-il en décidant de ce que je devrais, ou pas, regretter ? pensai-je. C'était enfantin de ma part. Les bonbons ne m'intéressaient guère, mais j'en eus soudain très envie, comme le chien d'un os, qui n'est pas plus nourrissant qu'un bâton.

«Nos sucres d'orge de fabrication locale sont bien assez délicieux.»

Cette affirmation régla l'affaire. Nous marchâmes un moment en silence, hormis les bruits venant des bois. Il donna un coup de pied dans une pierre, que nous entendîmes dégringoler vers le bas de la colline.

Ainsi passèrent nos premiers mois ensemble. Malgré ma promesse à Emerson de me lier d'amitié avec Henry durant son séjour parmi les bois, j'en vins à éprouver de l'antipathie pour lui. «Antipathie» est peut-être un mot trop fort pour exprimer la désapprobation que je ressentais en sa présence. Waldo et ses amis m'avaient convaincu que, malgré ses manières bourruées, Henry était un excellent homme. Il n'enviait à personne sa situation dans le monde. Il était insouciant comme un oiseau, abstinent comme un hindou. Et pourtant, il m'agaçait.

Que valaient ses privations, comparées à celles que j'avais endurées ? Son père possédait une usine. Henry avait étudié à Harvard. Emerson était son protecteur. Il aurait pu ne manquer de rien, eût-il désiré un quelconque confort matériel. Son abnégation me semblait délibérée, une vertu ostentatoire aussi ennuyeuse que la chasteté. Henry vivait pauvrement selon les critères du monde, quand il aurait pu vivre dans l'aisance. Son renoncement ne valait guère mieux que celui d'un homme qui, une fois rassasié, jette le restant de son repas sous les yeux d'un affamé. Et j'étais cet affamé !

Les critiques n'ont pas de place dans un éloge funèbre, mais Henry se montrait parfois insensible. N'écrivit-il pas

dans *Walden* : «Supporter un gardien d'esclaves dans le Sud est pénible ; c'est pire d'en avoir un dans le Nord ; mais le pire de tout, c'est d'être à la fois son propre gardien et l'esclave»? Il me lut ce passage, comme presque tout ce qu'il couchait dans son journal à cette époque. En l'écoutant, je sentis la chaleur du ressentiment monter en moi, tel le mercure dans le thermomètre, et je fis ce que je ne pouvais même pas rêver de faire lorsque j'étais esclave en Virginie : je contredis un homme blanc.

«Il est pire, bien pire, Henry, d'être soumis à une brute répugnante, à qui la loi et la coutume ont confié votre vie, qu'à un démon intérieur», déclarai-je. Ce ne furent sans doute pas mes mots exacts ; car mon éducation avait seulement commencé.

Je constatai alors que je l'avais offensé – non, *blessé*. Même aujourd'hui, je trouve étrange de parler d'émotions. On dit que les nègres n'en ont aucune, tout comme les chiens. Bien au contraire : je peux vous assurer que nous haïssons. Curieusement, nous réussissons aussi à aimer quand c'est possible, même si nos cœurs ont été violents de mille manières. Nous ressentons aussi la douleur, laquelle est plus forte que l'amour – plus forte que notre haine. La douleur nous effraie. On ne s'y habitue jamais. La chair se tuméfie et s'ouvre avant de guérir parfois avec le temps, mais l'esprit demeure à vif – la voix dans la tête un cri. L'idée qu'avait Henry du gardien d'esclaves s'inspirait de l'aboyeur de fête foraine ou du bonimenteur vendant ses potions miraculeuses, dont les exclamations fouettaient les oreilles, mais sans faire couler la moindre goutte de sang. Pour le sang, il fallait un vrai fouet, un poing, un poteau de clôture, une hache.

Je dois reconnaître que Henry m'avait compris.

«Vous avez raison», dit-il en quittant la marche devant sa maisonnette où il était assis, pour déambuler dans son jardin. C'était un homme qui aimait allier la pensée

à la marche. «Les mots semblent désirer aller où bon leur semble. C'est leur obstination qui pose problème. Dès qu'on commence à se balancer, même un cheval à bascule peut vous emporter ! dit-il en se rasant sur la marche où je me trouvais. Je suis coupable, Samuel, d'avoir fait de l'esclavage une métaphore pour embellir ma pensée.»

Et le voilà reparti dans son arpentage pédestre du jardin jonché de feuilles mortes – son pas aussi petit que celui d'un poulet. Mais son esprit était vaste comme le firmament. «L'esclavage est une idée ; son abolition doit résulter d'une idée contraire.»

Quand il revint devant le seuil, il avait encore changé d'avis.

«Non, nous ne pouvons mettre fin à l'esclavage avec une idée, même magnifique. Les Nordistes qui applaudissent Frederick Douglass et achètent son récit n'abrègeront pas d'une seule minute l'asservissement humain. Je ne suis pas pour la guerre, mais je ne désire pas davantage repousser indéfiniment le rétablissement de la justice afin de préserver la paix.»

Comme Emerson, Henry n'avait pas peur de se contredire. Son esprit ductile était peut-être capable de tresser divers fils de pensée en une corde susceptible de sauver un homme ou de le pendre.

Après un nouveau tour du jardin, il s'arrêta devant moi et, citant l'autobiographie de Douglass, dit : «“Vous avez vu comment un homme est devenu esclave ; vous allez voir comment un esclave est devenu un homme.” Douglass devint un homme non pas grâce à sa cervelle – il ne tenta pas de raisonner avec Covey, le “briseur de nègre” qui venait de le battre sans pitié et s'appêtait à recommencer –, mais grâce à ses poings. Il se battit avec le surveillant et s'affranchit lui-même. Sa fuite vers le Nord fut presque superflue, car il était déjà libre.»

L'esprit en déroute, je ne répondis rien.

«Le cœur doit parfois devenir un poing, auquel il ressemble.» Il abattit le sien contre la paume de son autre main. «Je crains de ne rien pouvoir vous apprendre, Samuel!»

Je ne compris pas ces paroles. Me jugeait-il désespérément arriéré et réfractaire à tout enseignement, ou bien ce jugement le concernait-il *lui* – tel un aveu de ses manquements face à ce qui ne le touchait pas directement? Ou encore Henry déplorait-il – la tristesse avait fait trembler sa voix – l'incapacité de quiconque à instruire autrui sur les sujets cruciaux et, par conséquent, l'impossibilité de jamais connaître le cœur ou l'esprit d'un autre homme?

Il me surprit alors en paraissant s'excuser d'avoir voulu m'apprendre ce qu'était la souffrance et ce que le Sud appelle son «institution spéciale».

«N'étant rien de plus qu'un homme, doté de bon nombre des défauts de cette espèce maudite, je ne peux éviter de commettre des erreurs. Je compte sur vous, Samuel, pour réprover en moi ce défaut.»

J'acquiesçai avec prudence, tandis qu'il sortait de sa poche un canif au manche en os.

«Je peux malgré tout vous apprendre à jouer à plante-couteau.»



L'HIVER DANS LE NORD a une amertume d'une autre espèce. Il rappelle le tempérament yankee : inflexible, austère, glacé. Lorsqu'on n'y est pas habitué, on a le sentiment d'être envahi par la terre elle-même, son sol criblé de pierres et de silex, où l'on ne peut enterrer les morts avant le dégel. Henry n'était pas dérangé par le froid. Ayant passé la plupart de ses vingt-neuf hivers à Concord, il était endurci par

ses interminables randonnées. Il connaissait la campagne en fleur aussi bien que sous la neige.

Je me rappelle la première fois où je le vis patiner sur la rivière gelée, en compagnie d'Emerson et de Hawthorne. Il avait la silhouette d'un épouvantail prêt à choir sur le derrière. Emerson se débrouillait correctement, Hawthorne avec habileté. Jusqu'à une date récente, son épouse Sophia et lui avaient habité à Concord, à Old Manse, mais le loyer avait augmenté au-delà de leurs moyens financiers. Résidant désormais à Salem, Hawthorne revenait souvent rendre visite à ses amis écrivains.

Cet après-midi-là, le ciel avait une couleur étrange. « Comme de l'étain », hasarda Emerson ; « comme le cœur après sa première transgression », dit Hawthorne ; « comme celui d'un flet qu'on a laissé pourrir », ajouta Henry. C'étaient des écrivains, je ne pouvais pas leur reprocher leurs lubies. Eussent-ils été différents, ils n'auraient guère laissé leur empreinte sur l'époque. Qui aurait entendu parler de l'économie de la souris ou de l'injustice de l'impôt levé pour soumettre les Mexicains si les mots de Henry n'avaient pas été à la hauteur de sa sagesse, s'ils avaient échoué à émouvoir le cœur des hommes et des femmes dans une mesure égale à sa propre passion ?

Quand ils quittèrent la rivière, les joues toutes rouges et la barbe grisonnant de perles glacées, ils restèrent un moment sur place, agitant leurs bras comme des poignées de pompes pour activer la circulation du sang, parlant tout du long de choses et d'autres. Ils ne s'exprimaient pas toujours comme des transcendentalistes ou des littérateurs. Ils discutaient parfois de choses banales, en hommes ordinaires. C'est une remarque qui semble tomber sous le sens, mais la plupart d'entre nous s'attendent à ce que les grands hommes séjournent en permanence dans des sphères élevées, dont ils ne redescendent jamais. Henry pouvait parler à Hawthorne du brocheton de Long Cove,

là où le lac Walden bute contre les voies du chemin de fer de Fitchburg, aussi bien que du dernier conte d'Edgar Poe. Il parlait aussi naturellement du temps qu'il faisait ou de la qualité des récoltes que de l'ouvrage de Paley intitulé *Théologie naturelle*. J'eus un jour la surprise de l'entendre se quereller avec Emerson au sujet du base-ball et des nouvelles règles de Cartwright et ses Knickerbockers édictées en 1845 pour ce sport, après avoir discuté des mérites du livre de Lyell, *Principes de géologie*.

Les cristaux de glace que Henry avait dans les narines le firent renifler bruyamment, puis il dit : « L'hiver dernier, j'ai cassé un peu de glace sur le ruisseau de Swamp Bridge et découvert une cité scintillante de clochers qui pointaient par en dessous vers le fond. » Il serra son cache-nez autour du cou. « J'ai vu des cristaux de gel qui ressemblaient à des branches bourgeonnantes. Il y a partout dans la nature une continuité qui s'exprime le mieux par la métaphore.

– Une feuille, une goutte d'eau, un cristal, un instant isolé sont reliés au tout et participent à sa perfection. Chaque particule est un microcosme présentant une ressemblance fidèle au monde, dit Emerson d'une voix qui s'attarda vers l'infini, auquel toutes ses pensées aspiraient.

– Je me demande parfois si nous ne desservons pas la réalité avec nos métaphores », objecta Hawthorne en frappant ses pieds contre le sol pour les réchauffer.

Je trouvais souvent leurs conversations assommantes ; ils étaient capables de rendre le sport du base-ball aussi solennel qu'un débat parlementaire, et de transformer l'agriculture locale en glose des *Géorgiques* de Virgile.

Je n'étais pas analphabète, grâce à Maîtresse S... et à mes propres efforts douloureux et secrets pour apprendre à lire, mais de nombreuses années s'écouleraient avant que je puisse comprendre les livres qui m'entouraient comme des perles offertes au cochon ou – image moins dévalorisante – des miettes devant un moineau, que Jésus

aime. En 1846, je pouvais lire un catalogue de graines, un livre de Fenimore Cooper ou de Daniel Defoe, la Bible et *Le Voyage du pèlerin*, ainsi que des poèmes de Whittier ou de Longfellow. Je ne savais pas quoi faire des essais d'Emerson : ils ne sortaient pas d'un esprit né en esclavage ni n'étaient aisément accessibles à un être toujours entravé par la coutume et l'habitude. Je ne pouvais pas davantage penser différemment et à des fins nouvelles que je ne savais construire ma maison dans les bois pour qu'elle ne ressemble pas aux taudis que j'avais connus en esclavage.

Une femme pieuse m'avait donné un exemplaire de *Pêcheurs entre les mains d'un Dieu en colère*, de Jonathan Edwards. Je venais de le tirer de ma poche pour le lire pendant que Henry écrivait dans son journal. Il faisait froid dans sa maisonnette, le poêle en fer murmurait.

« Que lisez-vous donc, Samuel ? » me demanda-t-il.

Je le lui dis et, à ma grande surprise, il se leva de son écritoire, m'arracha le tract des mains et le jeta dans le poêle.

« C'était mon bien ! » m'écriai-je.

Je trouvai bizarre de m'entendre revendiquer un bien quelconque, quand jusqu'à une date récente j'avais moi-même appartenu à un autre.

Il me lança un regard honteux, puis, piétinant sur place d'un air gêné, il s'excusa. « Pardonnez-moi, Samuel. Mais j'ai été peiné de vous voir lire une brochure risquant de vous effrayer avec la vision d'un enfer aussi réel et terrifiant que *ceci*. » Il ouvrit la porte du poêle et nous regardâmes avec fascination les langues de feu se tordre en tous sens. « Dieu n'est pas en colère ! » tonna-t-il, sa stoïque lèvre supérieure dénudant ses dents du haut. Il avait bien assez d'unitarisme en lui pour mépriser le mélodrame des chrétiens fondamentalistes. « L'enfer est en nous. Il est la souffrance que nous nous infligeons. »